

## L'enfance religieuse à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : un cas privilégié, Lionel Groulx (1878-1967)

Benoît Lacroix, o.p.

Volume 53, 1986

Le renouveau religieux à Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006972ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006972ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Historia Ecclesiae Catholicæ Canadensis Inc.

ISSN

0318-6172 (print)

1927-7067 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lacroix, B. (1986). L'enfance religieuse à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : un cas privilégié, Lionel Groulx (1878-1967). *Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, 53, 93-107. <https://doi.org/10.7202/1006972ar>

Article abstract

Lionel Groulx (1878-1967) est un contemporain, d'où les possibilités d'accéder, pour la connaissance de son enfance religieuse, à des sources visuelles, orales, manuscrites et imprimées. L'inventaire de ces mêmes sources situées et lues dans le contexte de l'époque (1879-1900) renvoie à une enfance nourrie de deuils et de rites religieux traditionnels : forte influence maternelle à la maison, attachement général à la paroisse et à ses prêtres, culte des âmes, importance de l'imagerie dévote et de la prière rituelle. Nous y apprenons que l'enfance religieuse, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, baigne dans une atmosphère de dévotions prescrites avec le goût du visuel et de l'oral. Religion patriarcale à l'église, matriarcale à la maison.

## L'enfance religieuse à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle: un cas privilégié, Lionel Groulx (1878-1967)

Benoît LACROIX, o.p.

*Montréal*

### RÉSUMÉ

*Lionel Groulx (1878-1967) est un contemporain, d'où les possibilités d'accéder, pour la connaissance de son enfance religieuse, à des sources visuelles, orales, manuscrites et imprimées. L'inventaire de ces mêmes sources situées et lues dans le contexte de l'époque (1879-1900) renvoie à une enfance nourrie de deuils et de rites religieux traditionnels: forte influence maternelle à la maison, attachement général à la paroisse et à ses prêtres, culte des âmes, importance de l'imagerie dévote et de la prière rituelle. Nous y apprenons que l'enfance religieuse, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, baigne dans une atmosphère de dévotions prescrites avec le goût du visuel et de l'oral. Religion patriarcale à l'église, matriarcale à la maison.*

Joseph Adolphe Lyonel (*sic*) Groulx, fils de Léon Groulx († 1878) et de Philomène Pilon († 1943), est né le 13 janvier 1878 et baptisé le même jour à l'église Saint-Michel-de-Vaudreuil. Au même endroit, en 1886, il faisait sa première communion, puis le 11 juillet 1889 il y était confirmé par M<sup>gr</sup> É.-C. Fabre, archevêque de Montréal. Pour respecter la notion communément acquise que l'enfance va, objectivement parlant, jusqu'à l'âge de 12 ans, âge de la première adolescence, nous parlerons de l'enfance religieuse de Lionel Groulx, qui se situe de 1878 à 1890. Nous serons donc en fin de siècle<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Sur Lionel Groulx et ses croyances religieuses: *Hommage à Lionel Groulx*, Maurice Filion, dir., [Montréal], Leméac, [1978], p. 95-118; sur la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et la religion au Québec, voir Denise Lemieux, «La religion dans la socialisation de l'enfant québécois au XIX<sup>e</sup> siècle», la Société Canadienne d'Histoire de l'Église Catholique, *Sessions d'étude*, 46 (1979),

Privilégier l'enfance, c'est rejoindre un postulat fermement établi, à savoir qu'un être humain est toujours du pays de ses origines. Un arbre, fût-il transplanté sur le tard, se soustrait rarement à ses racines, sinon il meurt. En 1896, à 18 ans, alors qu'il est jeune étudiant au Séminaire de Sainte-Thérèse-de-Blainville, Lionel écrit dans son *Journal*, qu'il souhaite intime jusqu'à un certain point, que pour lui l'enfance est un lieu privilégié de réflexion :

Je ne comprends pas qu'on puisse oublier, dans le succès, ce qu'on a été dans son enfance, nos goûts primitifs, nos premières aspirations; enfin je ne comprends pas que le succès nous fasse jeter un voile d'indifférence, pour ne pas dire plus, sur nos premières années, à cause qu'elles semblent trop au-dessous de la position que nous occuperons plus tard. Cependant, cela fait peine à dire, même sur les bancs du collège, on renie son passé comme un temps d'ignorance; on en chasse le souvenir de son cœur, comme on le ferait d'une action honteuse... qu'on s'interroge soi-même.<sup>2</sup>

Plus solennel, à 21 ans, il écrira à l'occasion d'une fête : « Nous autres enfants de la campagne, nous poussons à nos foyers des racines si profondes qu'on ne saurait nous transplanter sans douleur sur une terre étrangère »<sup>3</sup>.

Nous appréhendons une certaine difficulté à traiter de l'enfance qui en soi demeure inachevée; on a même prétendu que l'adulte serait un enfant qui ne serait plus perceptible. La situation juridique de l'enfant restera longtemps ambiguë. Dans le droit ancien, l'enfant n'a pas tellement de statut; la minorité peut aller jusqu'à 25 ans. Ariès parle de l'histoire tardive de l'enfance dont on ne s'est vraiment intéressé qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Freud (1856-1939), contemporain de Lionel Groulx et fils du même

---

p. 5-24. Du point de vue des réactions du peuple québécois. Lire *La religion de mon père*, Benoît Lacroix, Montréal, Bellarmin, 1986, 306 p. Bibliographie sélective des études sur l'histoire et la sociologie de la famille et de l'enfance par Denise Lemieux, *Les petits innocents. L'enfance en Nouvelle-France*, [Québec], Institut québécois de recherche sur la culture, 1985, p. 178-182.

<sup>2</sup> *Journal 1895-1911. Lionel Groulx*. Édition critique par Giselle Huot et Réjean Bergeron, sous la direction de Benoît Lacroix, Serge Lusignan et Jean-Pierre Wallot. Biochronologie, Notices biographiques et Index thématique par Juliette Lalonde-Rémillard. Préface de Benoît Lacroix. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1984, 2 tomes, 1108 p. Notre citation est tirée du tome I, p. 139.

<sup>3</sup> *Ibid.*, t. II, p. 534, 542-543; sur la « maison paternelle », t. I, notes des pages 435-436; sur « Mon foyer », poème du 8 novembre 1896, dans *Hommage à Lionel Groulx*, p. 177. Au Grand Séminaire de Montréal, en octobre 1899 :

« Mais ces jours gris, oh ! ils ne me vont guère – ils trouvent pour m'attrister un élément trop propice dans ce fond de mélancolie qui me reste encore quoique je fasse pour l'en chasser. Dans ces moments-là, je suis vite redevenu enfant – et comme le bébé quand il n'est pas trop content se réfugie dans les bras de sa mère, j'ai plus vécu aujourd'hui dans la maison blanche des « Chenaux » que dans la cellule monacale du Séminaire. Qui me débarrassera de ce cœur d'enfant ? Qu'y a-t-il donc entre ces lieux de mon enfance et moi-même ? Je suis comme une plante étrangère croissant qu'avec peine sous un climat qui n'est pas le sien » (*Journal 1895-1911. Lionel Groulx II*, p. 542).

siècle, est assez pessimiste sur tout ce qui rappelle les *premiers* désirs, les *premiers* réflexes<sup>4</sup>.

Une autre difficulté tient au fait que, jusqu'au début de notre siècle, l'enfance non seulement n'a pas de statut spécial, mais ne se définit que par rapport à l'âge adulte. L'idéal de tout être humain n'est-il pas d'être rationnel, maître de ses gestes et de ses paroles? «Sois tranquille, sois raisonnable»; «Tiens-toi comme du monde»; «Fais comme nous autres»; «Regarde ton père»... La communauté catholique de l'Occident n'échappe pas à ces perspectives. Elle-même est prête, au moindre indice, à retarder l'âge de raison, c'est-à-dire le temps de la première communion et de la première confession. Bien sûr, on se hâte de faire baptiser l'enfant, mais pour des motivations qui tiennent parfois de la pensée magique. Il arrive aussi que, même si elle prône la famille, la même communauté tend à détacher l'enfant de son milieu familial; par exemple elle crée des pensionnats qui relient davantage l'enfant à l'école et à la paroisse, elle encourage le port d'uniformes, les habits de certaines associations comme celui de la croisade eucharistique, les costumes des enfants de cœur, d'enfants-anges. Bien entendu, cela n'était pas particulier qu'au Québec.

Ajoutons à ces difficultés le fait plutôt alarmant que Groulx n'éprouve pas une prédilection absolue pour ce XIX<sup>e</sup> siècle «si pauvre en hommes qui ont le culte de l'honneur, de la patrie et de la religion»<sup>5</sup>. De plus, et je cite ce qu'il écrit le 10 janvier 1896:

«La fin du monde» fait grand bruit par le temps qui court. On ne s'entretient plus que de cela dans le monde paraît-il... Depuis que le monde est monde il y a toujours eu des prophètes de malheur. Tout de même, la nouvelle est propre à faire songer. Songez-y donc, notre avenir, nos projets, nous, les futures illustrations du vingtième siècle, tout cela s'anéantit en un moment!<sup>6</sup>

Il arrive, d'autre part, que nous ayons beaucoup de chance. Lionel Groulx a une excellente mémoire. Encore à 80 ans, ses souvenirs d'enfance lui reviennent. «Que de souvenirs je pourrais encore rappeler! Ils remontent dans ma mémoire comme des airs de musique ancienne. Je n'ai qu'à choisir»<sup>7</sup>. C'est qu'il se sent irrévocablement attaché à tout ce qui est terre, enfance, origine, foyer, maison antique: «Longtemps, je resterai l'adolescent mélancolique que la pensée du *chez soi* secouera d'émotion»<sup>8</sup>. D'ailleurs, il

---

4 Cf. Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, coll. «Histoire», Paris, Seuil, 1973, 316 p.

5 *Journal 1895-1911. Lionel Groulx I*, p. 140; cf. p. 219.

6 *Ibid.*, p. 138; voir p. 230.

7 *Mes Mémoires*, t. I, Montréal, Fides, [1970], p. 25.

8 *Ibid.*, p. 44; *Journal 1895-1911. Lionel Groulx II*: «La famille comme la paroisse c'est une petite patrie dans la grande et quand on part on n'emporte pas plus celle-ci que celle-là à la semelle de ses souliers» (p. 534). Sur ses origines paysannes, que d'insistances, par exemple *Mes Mémoires*, t. I, p. 15, 21, 67 et suiv.

vit son enfance à une époque où la mémoire est fort cultivée à la maison, à l'école, à l'église. Un texte du *Journal*, daté du 18 janvier 1896, est révélateur :

...seule ma mémoire travaille, fonctionne du soir au matin ; tantôt, c'est du catéchisme, tantôt c'est de l'histoire : toutes sciences bien belles si ce n'était ces compositions qu'elles nous amènent. Et c'est la mémoire, naturellement, qui en fait les frais ; il lui faut s'assimiler toutes ces choses diverses, quitte ensuite à secouer ce bagage trop lourd dans quelques semaines.<sup>9</sup>

Avant d'examiner le contenu religieux des diverses sources qui pourraient ici nous instruire : sources visuelles, orales, manuscrites, imprimées<sup>10</sup>, voyons d'abord comment chacune d'elles répond à une catégorie et à des propos aptes à nous révéler l'enfance religieuse de Lionel Groulx.

## I

Les lieux de l'enfance de Lionel Groulx sont toujours là. L'église Saint-Michel-de-Vaudreuil, monument historique, n'a pas tellement subi l'invasion des liturgistes des années 1960. La rivière Outaouais et l'Île aux Tourtes n'ont pas changé. L'Académie des Clercs de Saint-Viateur à Vaudreuil, où il commence en septembre 1884 son cours primaire, est toujours là ainsi que le Couvent des Sœurs de Sainte-Anne. Nous pouvons aussi circuler dans le rang des Chenaux, revoir les paysages, les croix de chemin, le cimetière paroissial où il est d'ailleurs enterré.

Très jeune, et plus tard encore, Groulx s'affirme, tels les enfants de son âge, friand du visuel et d'images qui élargissent les horizons<sup>11</sup> : « grand voyageur, aimant voir du pays, passionné d'images, de spectacles neufs »<sup>12</sup>. Groulx est avant tout un visuel qui revoit dans *Mes Mémoires* comme autrefois dans *les Rapaillages* son clocher, son église, sa mère en prière, la croix du chemin. Nous y reviendrons.

Arrivé au Collège, il a bien hâte que l'année scolaire finisse. En attendant, Lionel Groulx rêve, il revoit son enfance. Dès les premières lignes de son *Journal*, il écrit :

Dans la brume du soir, à sept lieues environ, je distingue encore la crête des monts d'Oka. Longtemps mes yeux s'y arrêtent. Je voudrais pouvoir regarder au delà. Car les monts d'Oka, ce sont presque les montagnes de mon pays. À leurs pieds dort un lac sillonné en tous sens par les barges et les vapeurs de la compagnie

---

<sup>9</sup> *Journal 1895-1911. Lionel Groulx I*, p. 142.

<sup>10</sup> Nous retenons ici le schéma généralement reçu par les historiens des religions du peuple. Voir Benoît Lacroix et Madeleine Grammond, *Religion populaire au Québec. Typologie des sources, bibliographie sélective (1900-1980)*, coll. « Instruments de travail » n° 10, [Québec], Institut québécois de recherche sur la culture, 1985, p. 15-43.

<sup>11</sup> Cf. *les Rapaillages*, Montréal, éditions Albert Lévesque, 1916. Il y a eu de nombreuses éditions, nous utilisons la première, p. 66-67, 103-104, etc.

<sup>12</sup> *Mes Mémoires*, t. I, p. 376.

Murphy & Davidson. Sur la rive ouest de ce lac, autour d'une baie formée par les eaux de l'Outaouais, est assis le village de Vaudreuil avec ses maisons élégantes et coquettes, et son clocher d'argent. Déjà les souvenirs et les affections se pressent en foule dans mon cœur: Vaudreuil c'est mon village, mon foyer... et pourtant j'en suis bien loin. Je revois, par la pensée, la maison paternelle, humble il est vrai, mais gardienne d'un véritable bonheur. Les figures souriantes de mon père et de ma mère, de mes frères et de mes sœurs passent en défilant devant moi. Et ces grands arbres qui entourent notre demeure...<sup>13</sup>

À propos des sources orales maintenant, notons qu'à la maison presque tout le monde est analphabète; l'acte de baptême indique que ni le père de Groulx, ni ses parrain et marraine n'ont pu signer leur nom; «La bibliothèque familiale, pareille à celle de toutes les familles paysannes, se bornait à peu de chose»<sup>14</sup> et «le soir, assez souvent, après souper, notre mère lisait, à haute voix, pour nous et pour le papa, des colonnes entières de *l'Étendard* ou de *la Minerve*»<sup>15</sup>.

Au Séminaire de Sainte-Thérèse, le jeune Groulx se souvient combien il avait hâte de pouvoir *parler* de tout avec ses parents:

Samedi. 11 *Janvier*. Que font donc les Parents? Pas de nouvelles. On ne vient pas. Et pourtant j'ai si grande hâte... de m'entretenir avec eux de ce qui s'est passé depuis mon départ. Oh! je ne me lasse pas d'apprendre tous les plus petits incidents. Aller au parloir, c'est vivre quelques temps de la vie du foyer, pour moi. J'interroge, je questionne sur tout; je m'enquiers des progrès des petits frères qui vont à l'école; je parle de la ferme..., de toutes ces choses qui m'intéressent et qui font plaisir aux parents.<sup>16</sup>

La même culture orale l'entraînera à devenir bientôt un excellent conférencier, orateur, homéliste, prédicateur et, jusqu'à la fin de sa vie, un admirable causeur. Nous insistons parce que, aujourd'hui encore, il existe une tradition de la parole autour de cet homme. Plusieurs d'entre nous l'ont connu et l'ont entendu parler de son «jeune temps», alors qu'il s'exerçait déjà à l'art oratoire<sup>17</sup>.

Évidemment, la plus importante et la plus immédiate de nos sources orales s'appelle Juliette Lalonde-Rémillard, nièce de Lionel Groulx et sa secrétaire durant 30 années (1937-1967). Elle-même est douée d'une mémoire prodigieuse, orale autant que visuelle. On ne saurait assez dire la

---

<sup>13</sup> *Journal 1895-1911. Lionel Groulx I*, p. 118-119.

<sup>14</sup> *Mes Mémoires*, t. I, p. 34.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 35-36.

<sup>16</sup> *Journal 1895-1911. Lionel Groulx I*, p. 138-139.

<sup>17</sup> V.g. «Groulx intime», *l'Action nationale*, vol. 57, n<sup>o</sup> 10, (juin 1968), p. 857-875. Dans *Mes Mémoires*, t. IV, p. 93, L. G. fait l'éloge de la mémoire de sa mère qui sait encore à la fin de sa vie son catéchisme par cœur. Il se souvient admirablement bien comment, à onze ans déjà, il joue à l'orateur politique et comment, dix ans plus tard, il court lui-même les assemblées de comté (*Journal 1895-1911. Lionel Groulx I*, p. 384 et suiv.)

portée pratique d'une telle source. Rappelons aussi que la Fondation Lionel-Groulx possède sur cassettes et rubans sonores de nombreux discours et des interviews de Lionel Groulx.

Quant aux inédits, les premiers que nous connaissons à date sont les lettres de Groulx à sa mère, alors qu'il était au Séminaire de Sainte-Thérèse et qu'il approchait la vingtaine (1898-1900). Ces lettres comportent beaucoup d'allusions à son enfance religieuse. Il est possible que la volumineuse correspondance, inédite, de L. Groulx confirme ce qui va suivre<sup>18</sup>.

L'autre source manuscrite, récemment et merveilleusement éditée, se trouve dans le *Journal intime*<sup>19</sup> qui fourmille d'indications et d'allusions sur l'enfance religieuse et même après, jusqu'en 1911. De plus, dans *Mes Mémoires*<sup>20</sup>, édité sous les soins de madame Juliette Lalonde-Rémillard, Lionel Groulx choisit parmi les souvenirs lointains qui remontent à la surface. D'où le récit circonstancié de «l'exploit qui me valut ma première image»<sup>21</sup>; de même il se revoit au jour de l'an au matin avec ses premières étrennes, tout comme il se rappelle le souvenir d'un «vieil album (qui) nous a gardé une photographie sur zinc de la petite sœur aînée morte à 8 ans. Photo qui a gravé, au fond de ma mémoire, les plus vifs souvenirs»<sup>22</sup>.

À toutes ces sources, nous préférons *les Rapailages* (1916), qui renferme des souvenirs d'enfance récupérés du vivant de l'auteur, alors qu'il approche de la quarantaine. Bien sûr, à la manière de Daudet, il cultive un peu la fiction :

J'ai romancé parfois les êtres et les choses. J'ai prêté à ma grand-mère des actes qui appartenaient plutôt à ma mère et vice-versa. J'ai synchronisé quelques événements. La plupart des faits rapportés là restent authentiques. Ce que j'ai voulu évoquer par-dessus tout, c'est l'atmosphère, la couleur d'un coin de terre, l'âme du petit monde où se sont écoulées mes premières années. Et tout cela, je crois l'avoir décrit en son exacte vérité.<sup>23</sup>

*Les Rapailages*<sup>24</sup> nous sera d'un précieux secours pour connaître non seulement l'atmosphère mais aussi la thématique religieuse de la fin de ce siècle. À la Bibliothèque nationale du Québec nous pouvons relire «*le serment du corsaire*», feuilleton de *L'Étendard* (1883-1993), qu'il a peut-être

---

18 Sur la correspondance inédite, voir le dossier préparé et déposé à la Fondation Lionel-Groulx, 261, avenue Bloomfield, Outremont, Québec, 130 p.

19 Voir note 2.

20 *Mes Mémoires*, récit commencé le 18 août 1958, en 4 tomes: I. (1878-1920), Montréal, Fides, 1970, 437 p.; II, (1920-1928), 1971, 418 p.; III (1926-1939), 1972, 412 p.; IV, (1940-1967), 1974, 464 p.

21 *Mes Mémoires*, t. I, p. 37-38.

22 *Ibid.*, p. 28.

23 *Ibid.*, p. 21.

24 Voir note 11.

lu 10 fois dit-il, « faute d'autres mets à dévorer »<sup>25</sup>; nous pressentons déjà chez notre auteur le goût de la croisade!

## II

Il convient, après ce bref inventaire des sources, de relever ce qui est de nature à nous révéler certains traits et certains aspects de l'enfance de Lionel Groulx.

Il s'agit, bien sûr, du vécu plutôt que du prescrit. Lionel Groulx visualise son père, sa mère surtout, ses frères et ses sœurs, mais aussi la maison, les lieux privilégiés de son village, l'église, le clocher, les cloches<sup>26</sup> et le cimetière. Un exemple : au Séminaire de Sainte-Thérèse, il rêve, jusqu'au jour du congé, de revenir à la maison. Dans son *Journal* intime du 19 mai 1897, il décrit comme suit la route du village, le clocher :

Mais ce fut autrement beau quand au débouchement de la voie j'aperçus mon village avec son vieux clocher qui le surmontait de sa flèche rouillée. Comment rendre ce qui se passa alors au-dedans de moi-même. J'étais comme un homme qui ayant été longtemps privé de la lumière, serait soudainement rendu à la clarté du jour.<sup>27</sup>

Dans *Mes Mémoires*, il se souvient visuellement de sa première communion, comme d'avoir marché au catéchisme; il se sent humilié, blessé dans son habit de communiant!

Une mésaventure m'arriva, du reste, qui humilia profondément ma précoce vanité et me gâta mon bonheur. Ma mère toujours économe, ne savait trop en quelle vieille étoffe me tailler mon habit de communiant. Un colporteur vint à passer. Il exhiba un coupon d'une certaine toile finement carreautee en noir et blanc, où le blanc toutefois dominait. Ma mère acheta le coupon pour presque rien. Et c'est ainsi qu'à l'église, parmi mes petits camarades de la Sainte Table, tous habillés de noir, je fis tache originale, trop originale. Longtemps, dans le secret de l'âme, il m'en resta un pli d'amertume. D'autant qu'en ce matin solennel, les Frères avaient décidé d'inaugurer une petite cérémonie: la lecture d'un acte de consécration des petits communians à la Sainte Vierge. On m'avait choisi pour cette lecture. L'honneur n'était pas mince pour mes parents. Mais j'avoue avoir gravi les degrés de la balustrade avec un peu de dépit, me sentant par trop le point de mire de l'assistance, dans mon accoutrement presque aussi blanc que celui des petites filles.<sup>28</sup>

Nous avons la photo de ce premier communiant, la seule que nous possédions de lui entre 1878 et 1890. Lionel a 8 ans, il porte le costume de

---

<sup>25</sup> *Mes Mémoires*, t. I, p. 35.

<sup>26</sup> *Journal 1895-1911. Lionel Groulx I*, les cloches « comme la voix d'une mère », p. 268. Sur « le portrait au crayon de mon père », t. II, p. 580.

<sup>27</sup> *Journal 1895-1911. Lionel Groulx I*, p. 302. *Les Rapailages* renvoie souvent le lecteur au clocher, p. 103-104; à la croix de chemin, p. 52-54, 122, qui lui rappelle l'église, p. 50.

<sup>28</sup> *Mes Mémoires*, t. I, p. 37.



l'époque, pantalon et veston mal ajustés, avec l'ombre d'une cravate-papillon au cou; il est debout, sérieux comme il se doit. Un enfant sage quoi!

Grâce à d'autres souvenirs visuels auxquels Groulx se réfère, nous apprendrons à quel point il a été marqué par l'imagerie dévote. Au Couvent des Sœurs de Sainte-Anne, à Vaudreuil, alors qu'il avait 6 ans, un événement est arrivé qui le rajeunit encore à 80 ans:

Enfant, l'on est toujours, par quelque côté, une petite merveille pour les chers parents. Les religieuses, les bras croisés, m'invitèrent à chanter. La poitrine cambrée, j'entonnai de ma plus «jolie voix» la première strophe de l'*Ave maris stella*. Ce fut un émerveillement. La Sœur Marie-Aldégonde – je n'ai pas oublié son nom – courut me chercher une image, une image de saint Jacques le Mineur – autre détail qui m'est resté bien gravé dans la mémoire. Longtemps j'ai gardé précieusement, dans ma petite boîte, cette première image gagnée au couvent de ma paroisse. Feuille séchée comme il en est tant qui jonchent la mémoire des vieillards.<sup>29</sup>

Même si nous n'avons pas retrouvé cette première image et d'autres qu'il a reçues et vues<sup>30</sup>, même si les images de son bréviaire sont postérieures aux années 1890, il demeure que, pour lui, le fait de voir reste essentiel. Justement, il trouvera que l'enseignement du catéchisme dans les rangs comme au village est trop loin du visuel:

Et tant à l'école qu'à l'église, nous recevions un enseignement catéchistique si formaliste où le mot à mot, l'effort de mémoire comptaient tellement plus que l'intelligence du texte. Et, dans ce texte des catéchismes d'alors, en vain eût-on cherché la moindre illustration ou image pour saisir, éveiller nos jeunes imaginations ou sensibilités. Sans doute, la grâce de Dieu pouvait suppléer à tout. Mais cette grâce, la savions-nous mériter<sup>31</sup>?

Est-ce le même appétit de l'imagerie religieuse qui lui fera regretter plus tard d'avoir trop regardé *le Miroir des âmes*?

Que de fois nos yeux d'enfants se sont penchés sur les scènes de l'enfer, scènes de démons encornés, pourchassant à coups de fourches, dans les flammes éternelles, les pauvres damnés! Que de fois aussi nous avons suivi avec tremblement la montée des rares élus par la pente étroite et escarpée, vers la porte d'un paradis qui nous paraissait si haut perché<sup>32</sup>!

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>30</sup> Voir notes 12, 21.

<sup>31</sup> *Mes Mémoires*, t. I, p. 37.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 35. Après avoir feuilleté le même *Miroir des âmes*, nous serions prêt à donner raison à Lionel Groulx. Il s'agit, en fait, d'un opuscule intitulé: *le Miroir des âmes*, ou *Exposition des différents états des âmes par rapport à Dieu, conformément à la réalité ou aux idées allégoriques de la foi*. – À l'usage de tous ceux qui désirent leur salut ou qui veulent contribuer à celui des autres. – Nouv. éd., Montréal, Beauchemin [1873], 142 p. 16 pl., p. 101-140: Cantiques sur les vérités de ce recueil. 1<sup>re</sup> planche: État malheureux d'une âme nouvellement tombée dans le péché mortel; 2<sup>e</sup> planche: État affreux d'une âme qui persévère dans le péché mortel; 4<sup>e</sup> planche: État effrayant d'un moribond qui se dispose à comparaître au terrible jugement de Dieu; 5<sup>e</sup> planche: État horrible d'un pécheur à l'heure de la mort et au jugement de Dieu; 6<sup>e</sup> planche: Le faux pénitent à la mort; 11<sup>e</sup> planche: Le terme des vanités humaines, ou état lugubre d'un squelette exposé aux réflexions des vivants. Etc. Pour chaque planche: Explication – Méditation – Exemples.

Par ailleurs, les images dont il parle ici et là, le crucifix évoqué dans le *Journal*<sup>33</sup>, le vieux livre de messe et la plupart des objets religieux que laisse supposer un long texte sur sa mère n'ont pas été retrouvés<sup>34</sup>. Heureusement, nous avons le témoignage oral de madame Juliette Lalonde-Rémillard; celle-ci confirme que Lionel Groulx fut un homme très religieux. Jusqu'à la fin de sa vie il observe les habitudes de la piété traditionnelle. À 89 ans, il dit encore son chapelet, comme autrefois à Vaudreuil; il porte des médailles et garde une prédilection spéciale pour sa contemporaine Thérèse de Lisieux (1873-1897); il aime toujours chanter les cantiques d'autrefois.

Les inédits, surtout la correspondance familiale en train d'être éditée par Giselle Huot et Pierre Trépanier de l'Université de Montréal, vont-ils nous en apprendre davantage? Les lettres<sup>35</sup> – celles de madame Salomé-Philomène Pilon, dans un style improvisé et presque sans ponctuation – sont écrites au jeune étudiant Groulx, pensionnaire au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse; elles renvoient à des rites et à des coutumes qui n'ont guère changé depuis le début du siècle et jusqu'en ces dernières années. On y lit des notes brèves, qui vont comme de soi, sur le temporal, le sanctoral, sur l'angélus, la prière des enfants, sur les mortalités, les enterrements, sur la vocation éventuelle à la prêtrise du jeune Lionel qui honorera tellement le milieu familial. Un peu au hasard, citons textuellement:

4 avril 1899: «...on a pas eu froid il ne nous est pas arrivé d'accidents J'en remercie bien le bon Dieu [...] Paul a fait sa priere ce soir pour toi Je t'assure qu'il se dépêche à apprendre sa priere pour pouvoir dire son chapelet [...]»

18 avril 1899: «Prier le bon Dieu pour Bidou [Honorius Emond, un jeune demi-frère] pour qu'il vienne à aimer à faire ses prières et à étudier son catechisme plus il va plus on à de la misère à lui faire étudier»

13 juin 1899, à propos d'un enterrement de bébé: «c'a été une belle enterrement de 1<sup>re</sup> classe ils ont donc un beau chariot blanc 2 chevaux blanc desseus il y avaient au moins 150 personnes [...]»

3 novembre 1899: «le Jour de la Toussaint on à eu un sermon de Joseph Basile Campeau il à été bien ennuyant il a prêché 20 minute et il pensait qu'il avait preche 1 heures il est gros et gras [...]»

10 novembre 1899, un post-scriptum à la lettre précédente: «J'ai aussi à t'apprendre que nous avons eu un sermon qui s'appelle sermon de notre vicaire Dimanche il preche un peu rare il à un beau geste je t'assure qui s'est le tour il parait que c'est la première fois que Mr. le Cure le demandait pour prêché [...]»

---

<sup>33</sup> *Journal 1895-1911. Lionel Groulx I*, p. 377-378.

<sup>34</sup> *Mes Mémoires*, t. IV, p. 92-103.

<sup>35</sup> En dépôt à la Fondation Lionel-Groulx, ces lettres seront bientôt éditées et publiées aux Presses de l'Université de Montréal.

20 novembre 1899: «Flore a été à confesse et elle a été à la malle [...] J'ai à t'apprendre que le prêtre Hilarion Levaque est mort Samedi et est enterré à St-Lazare Mardi et aussi le vieux Gabriel Besner se meurt[.]»

26 novembre 1899: À propos d'un notaire qui va mourir, son épouse lui a dit: «demande pardon au bon Dieu pour qu'il te pardonne toujours il est mort sans recevoir le bon Dieu il dise qu'il s'est confessé si il s'est confessé c'est au Jesuite qui est venu le voir [...]» Madame Paré pense qu'il était mieux que le notaire meurt tout de suite parce que ses affaires étaient plus que douteuses...

Nous apprenons en plus (10 décembre 1899) qu'à la maison son frère Paul sera très impressionné par le costume ecclésiastique, par la barrette, par le chapelet de Lionel.

Madame Groulx raconte le 22 juin 1900, comment ses enfants prient bien ou mal; comment les Pères savent prêcher bien et fort. Elle donne le montant des quêtes à la messe, il semble que l'on sait qui donne et qui ne donne pas assez. Elle parle de sa dévotion à saint Antoine à propos d'un porte-monnaie perdu; le curé en a même parlé au prône. Elle donne des nouvelles des prêtres de la paroisse, de leurs allées et venues surtout auprès des malades et des mourants sans cesse présents à sa mémoire.

Dans les quelques lettres retrouvées de Lionel Groulx, le jeune séminariste, tout au Bon Dieu, fait encore des liens avec son enfance à Vaudreuil. Le 8 mai 1899, alors qu'il vient d'entrer au Grand Séminaire de Montréal, il note que «Les rogations ici ne sont pas aussi solennelles qu'à Vaudreuil». Le 13 octobre de la même année, il raconte à ses parents sa première procession en soutane, de la cathédrale à la gare et précédée d'une fanfare. De même, vers les 11-14 décembre, répondant à sa mère, il appelle la petite Cécile son ange gardien.

Dans le *Journal* intime laissé longtemps inédit, les mentions de la religion de son enfance sont multiples et directes: Lionel passera Noël 1895 au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse; il dit s'ennuyer à mort et, pour se consoler, il fait la description détaillée de la crèche. «Oh! qu'il y a loin du Noël d'aujourd'hui à celui d'autrefois! Alors il y avait quelque chose, il me semble, dans le cœur, dans la vie de famille, je dirai même dans l'air qui n'était pas ordinaire. On eût dit que tout se ressentait des préparatifs pour cette grande fête»<sup>36</sup>. L'Épiphanie paraît moins triste, à cause des rites: «... nous y tenons à nos chères coutumes. On se demande quels seront les rois»<sup>37</sup>? Le mois de mai sera son mois préféré, encore au nom de son

---

<sup>36</sup> *Journal 1895-1911. Lionel Groulx I*, p. 128.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 136 avec la note, aussi p. 131.

enfance : « Puis c'est Mai, le mois des fleurs, avec sa dévotion si riante : le mois de Marie si particulièrement aimé dans nos campagnes... »<sup>38</sup>. Il n'oubliera jamais la charmante procession de la Fête-Dieu ; il admirera les couleurs, le déploiement festif et se reverra lui-même en procession au village. Quel enthousiasme<sup>39</sup> !

À une distance d'au moins 70 ans des événements passés, Lionel Groulx commence à écrire ses mémoires qui demeureront inédits jusqu'à sa mort. Dans les pages plus spécifiquement consacrées à l'enfance, il se souvient non seulement de ses origines paysannes, mais aussi du temps où il jouait déjà à la messe, de cette leçon de catéchisme à l'école des Frères qui l'amène à prier pour devenir prêtre :

Je suis né de parents chrétiens, gens de la campagne et de la terre, pour qui l'appel au sacerdoce restait la suprême ambition familiale. Élèves des Frères, enfant de chœur, tout jeune j'ai joué, comme tant d'autres, l'Éliacin. J'ai célébré, en rites divers, je ne sais combien de messes enfantines : messes basses ou chantées où entraient, je le crains, autant de jeu que de piété. J'ai fait ma première communion à huit ans. Le grand acte m'a profondément ému, sans m'apporter l'appel suprême et coutumier. C'est à l'âge de dix ou onze ans que se présenta à moi, de façon expresse, l'idée de la vocation, et par un actif fort peu surnaturel. Je désirais grandement poursuivre mes études, être de ceux qui s'en allaient vers ce que l'on appelait alors, à notre école, le « grand collège »... Or, un jour, à l'école, la leçon de catéchisme portait sur le vœu ; le Frère nous en avait exprimé la nature, et surtout la puissance d'impétration. La classe finie, ma résolution bien en tête, je me dirige vers l'église ; j'avance jusqu'à la balustrade ; et là, face au tabernacle, je fais gravement le vœu de me faire prêtre, si le Bon Dieu m'accorde d'aller au « grand collège ». Geste candide. Intention qui manquait sûrement de pureté...<sup>40</sup>

Même quelque peu arrangé littérairement, *les Rapailages* est un livre riche de propos sur l'enfance religieuse de Groulx. D'ailleurs, trois chapitres sur

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 184 ; à rapprocher avec le poème du 1<sup>er</sup> mai 1896, p. 194-195.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 211-212.

<sup>40</sup> *Mes Mémoires*, t. I, p. 67-68. À propos du jour de l'an à la maison :

« La veille du jour de l'an, ma mère me gardait avec elle jusque vers le coup de minuit. Mais le coup sonné, elle me disait : « Maintenant va te coucher. Le petit Jésus va passer. Si tu veux qu'il te laisse quelque chose, il faut que tu sois dans ton lit et bien endormi ! Et n'oublie pas de pendre ton bas ! » Les enfants de mon temps croyaient au petit Jésus de la nuit du jour de l'an... Le petit Jésus donnait peu ; il proportionnait ses dons à l'état de fortune des familles et des modestes désirs des enfants de ce temps-là... Quelle joie ! Et Bon Dieu, qu'on pouvait être heureux, jadis, avec une poignée de bonbons mélangés, complétée parfois d'une simple orange ! Un babil de fête emplissait la maison. Bientôt tous levés, notre premier mouvement nous jetait au cou de notre mère ; puis, c'était l'alignement à genoux pour la bénédiction paternelle. Toujours ému, la voix mal affermie, le chef de famille prononçait sur la tête de chacun, la même formule : « Oui, mon enfant, je te bénis et que le Bon Dieu te bénisse ! » (*ibid.*, p. 27).

douze sont entièrement consacrés à la vie religieuse à Vaudreuil : «La vieille Croix des Chenaux», «Quand nous marchions au Catéchisme» et «Le Vieux Livre de Messe»<sup>41</sup>.

Si nous réunissons les éléments de cette religion, telle que racontée dans *les Rapailages*, nous nous retrouvons avec une religion multidimensionnelle qui a tendance à sacraliser le temps, l'espace, des personnes, des objets et surtout les rites et des coutumes.

L'unité rythmique du temps semble être pour l'enfance de l'époque moins l'année, les saisons ou les mois, que la petite semaine, au jour le jour, avec une journée sacrée, le dimanche. Fête attendue et aimée entre toutes, dimanche : repos absolu, repos obligatoire.

Le temps vécu paraît largement influencé par le présent, la prière quotidienne à la maison, les rappels répétés de l'angélus qui rythme la journée, la messe hebdomadaire du dimanche avec son *sanctus* pendant lequel les enfants, à la maison, doivent se mettre à genoux et être en silence «à cause du Bon Dieu qui nous entendrait»; par un mois préféré, le mois de Marie; sans oublier le Jeudi saint, jour du départ des cloches pour Rome<sup>42</sup>.

La paroisse demeure pour tous l'unité sociale, le point d'attache naturel. Il est normal que, dans cet espace déjà sacralisé par tant de rites et de coutumes familiales et paroissiales, l'église, son clocher, sa table sainte, le cimetière, la croix du chemin, deviennent des lieux sacrés par excellence. Lionel Groulx se souvient qu'à 4 ans on l'a conduit à l'église<sup>43</sup>; à 5 ans, il allait prier à la croix du chemin<sup>44</sup>.

Comment oublierait-il alors une certaine procession à sa croix du chemin, en vue de conjurer les tourtes et les sauterelles? «Les uns disaient que les anges du Bon Dieu avaient fait le coup; d'autres, que le diable en personne les avait grillées pendant la nuit *pour pas que les oiseaux les mangent*»<sup>45</sup>.

Bien entendu, au-dessus de tous et à travers cet espace, il y a Dieu, les anges, la Vierge Marie à qui Groulx a déjà chanté des hymnes et des cantiques<sup>46</sup>; puis le diable qui intervient à sa manière, toujours soupçonné de quelque mauvaise influence<sup>47</sup>. Le prêtre est, après Dieu, l'être vers qui tous les yeux de la paroisse se tournent<sup>48</sup>. Une autre croyance ferme au Canada

---

<sup>41</sup> *Les Rapailages*, p. 47-56; 57-67; 93-106.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 44, 63-64, 101, 115.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 51-52.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 51-52.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 61 et suiv.

français veut qu'il y ait une parenté étroite entre les vivants et les morts. Les âmes du Purgatoire, les défunts, font partie de la «famille». C'est avec émotion que Lionel Groulx revoit sa grand-mère en train de prier pour ses défunts<sup>49</sup>.

Parmi les objets sacrés de l'époque, le crucifix, sur lequel il y a le Christ mort en croix, obtient la première place<sup>50</sup>, même il sera parfois identifié au Bon Dieu<sup>51</sup>. Après le crucifix, il y a le chapelet et les images: les vieilles images à sa mère, les images de Saint Michel Archange et de la Bonne Sainte Anne dans le vieux livre de messe. À la maison, il y a trois chromos antiques: un de saint Antoine de Padoue, un de sainte Marie-Madeleine et un de la bonne sainte Anne encore<sup>52</sup>.

Des rites et des coutumes se transmettent. Nous avons indiqué la prière à la maison, à l'église, à la croix du chemin. Tout cela est accompagné de génuflexions, de processions, d'inclinations, de mains jointes, de signes de croix. Lionel Groulx se rappelle avec plaisir le signe de croix que son beau-père faisait avant de semer; ce signe fera lever le blé. Évidemment, celui qui jurait en labourant empêchait le blé de lever<sup>53</sup>. Même, il se souvient de ses saluts à la croix. Jeune, son grand-père lui a dit: «Salue, mon enfant, c'est le Bon Dieu<sup>54</sup>!»

Lionel Groulx revient sur les habitudes et le costume de la première communion: on marche au catéchisme, et le jour de la communion les filles portent voile et robe blanches, et lui, un brassard de soie blanche<sup>55</sup>.

\* \* \*

Ces rappels des *Rapailages* ne nous font pas oublier pour autant notre sujet qui est de réfléchir sur l'enfance religieuse catholique en milieu québécois à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous nous sommes vite souvenus du contexte institutionnel et familial d'un milieu rural avec écoles et église paroissiales. Tout invite effectivement à parler d'une religion traditionnelle transmise, surtout oralement, de génération en génération. Religion du concret, du rituel, des habitudes et des coutumes. Au rang des Chenaux et à l'église de Vaudreuil, on ne s'embarrasse pas de théologie. On pratique sa

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 65, 125.

<sup>50</sup> Voir note 60.

<sup>51</sup> «Le bon Dieu», expression fréquente et familière dans *Les Rapailages* (qui deviendra «La Providence» dans *Mes Mémoires*).

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 43-44, 98; sur le chapelet, p. 44.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 84-85.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 49. Il salue la croix le midi de sa première communion, p. 53.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 53, 61, 66.

religion, on va à la messe, on travaille sauf le dimanche et les jours de fête d'obligation; on prie, on parle français, on s'entête<sup>56</sup>.

Patriarcale à l'église, cette religion est plutôt matriarcale à la maison. La mère montre les premières prières, les premiers gestes religieux. Chez les Groulx, Philomène Pilon, seule adulte de la famille à lire, peut apporter son livre de messe à l'église et signifier publiquement l'exception. Ce sera elle encore la correspondante qui attirera l'attention du jeune Lionel sur les qualités ou les défauts de la prédication cléricale. Elle devient à la fois un signe et un symbole religieux<sup>57</sup>.

Cette religion où l'héritage est si lourd qu'il rend le choix personnel presque inutile n'est pas parfaite. À l'image de l'enfance, elle nous paraît plus inchoative qu'accomplie, plus familiale qu'universelle; trop coutumière pour laisser entrevoir une relation personnelle du baptisé à son Dieu, Groulx le premier mettra plus tard en doute certains rites<sup>58</sup>.

Plus inquiétant encore, et confirmé par la dévotion à la croix, à la croix du chemin<sup>59</sup>, au souvenir du Christ mort pour nos péchés, est le peu d'espace spirituel et même physique accordé au Christ ressuscité. Or, peut-on appeler chrétienne une religion si attachée à la croix<sup>60</sup> et qui oublie si vite le Christ ressuscité, première caractéristique du christianisme historique?

Toute l'importance accordée à l'imagerie, aux saints, aux anges, surtout aux âmes du purgatoire et même aux loups-garous et aux feux follets, n'est pas sans nous interroger<sup>61</sup>.

Dans *Mes Mémoires*, Groulx qualifiera cette religion traditionnelle et familiale en disant: «religion non de paroles que celle de notre foyer, mais

---

<sup>56</sup> Plus tard, en 1947, Groulx écrit un article plutôt pessimiste (cf. *Notre Temps*, 21 juin 1947, reproduit textuellement dans *Mes Mémoires*, t. IV, p. 200-205) sur la religion traditionnelle au Québec. Il lui reproche d'avoir montré plus de courage que d'intelligence. Trop de certitudes reçues, pas assez d'interrogations. Toutes ces messes écoutées, ces messes sans sermon, ce divorce évident entre la conduite dominicale et les mœurs en semaine, entre la foi et la vie, ne signifient pas l'espérance que le Christ est venu apporter au monde. Mais au moment où Groulx rédige ces lignes, il continue lui-même les rites reçus, son chapelet, sa visite au Saint Sacrement, son culte à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, le goût d'écrire sur nos saints fondateurs et fondatrices qui ont transmis la foi européenne en Nouvelle-France. L'éloge de la religion traditionnelle telle que proclamée dans *Les Rapailages* (p. 41) est celle de son milieu rural.

<sup>57</sup> À relire les pages mémorables consacrées à sa mère, morte à 94 ans, le 13 octobre 1943. *Mes Mémoires*, t. IV, p. 92-103. Ne pouvant plus lire ni écrire, sa mère termine sa vie, chapelet en main.

<sup>58</sup> À propos de sa première communion en 1886, dans *Mes Mémoires*, t. I, p. 37: «Ai-je vraiment compris toutefois la grandeur de l'acte que je posai le matin du grand jour? À distance, je me prends à en douter.»

<sup>59</sup> *Les Rapailages*, p. 49 et suiv.

<sup>60</sup> Sur le culte quasi obsessionnel de la croix, *ibid.*, p. 52 et suiv.

<sup>61</sup> *Les Rapailages*, p. 110 et suiv.; à propos des âmes, voir note 49; sur les tombes, texte significatif dans *Journal 1895-1911. Lionel Groulx I*, p. 351.

religion en action»<sup>62</sup>. Nous dirions nous aussi *religion en action*, une action généreuse mais inachevée; religion de pionniers et de défricheurs, loin des sources bibliques mais capable de créer des institutions, des paroisses et même un art sacré familial rempli d'ingéniosité.

En pensant à ce que fut Lionel Groulx lui-même, à son œuvre tout entière, nous pourrions conclure que l'enfance religieuse positivement absorbée, et si imparfaite soit-elle, peut conduire à des dépassements inespérés.

---

<sup>62</sup> *Mes Mémoires*, t. I, p. 32.